Document généré le 25 avr. 2024 16:27

Québec français

Le dernier été des Indiens ou l'amour interdit

Aurélien Boivin

Numéro 106, été 1997

URI : https://id.erudit.org/iderudit/56462ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)
1923-5119 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Boivin, A. (1997). Compte rendu de [*Le dernier été des Indiens* ou l'amour interdit]. *Québec français*, (106), 88–91.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 1997

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

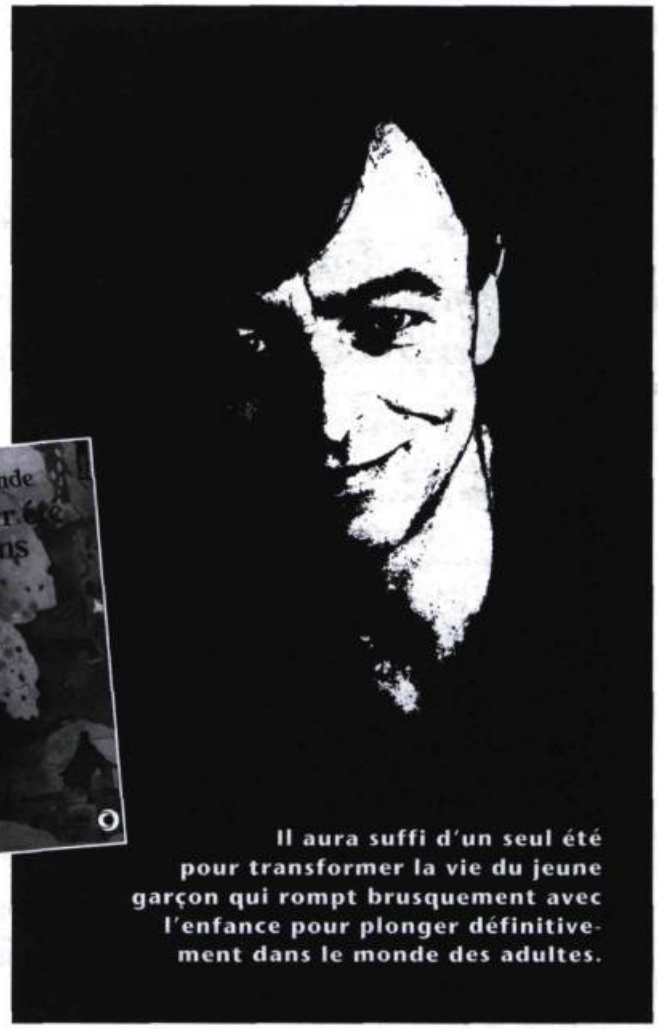
Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Le dernier été des Indiens
ou l'amour interdit

par **Aurélien Boivin**



Il aura suffi d'un seul été pour transformer la vie du jeune garçon qui rompt brusquement avec l'enfance pour plonger définitivement dans le monde des adultes.

De quoi s'agit-il ?

Deuxième roman de Robert Lalonde, lauréat du prix Robert-Cliche avec *La belle épouvante* (1981), *Le dernier été des Indiens* [1] est publié à Paris en 1982 et a été loin de faire l'unanimité de la critique en raison, sans doute, du sujet qu'il évoque : les amours particulières entre un jeune garçon de 13 ans et demi à peine, Michel, le narrateur, et un Indien, Kanak. Celui-ci initie l'adolescent, au cours d'un été particulièrement flamboyant, « aux joies innocentes et scandaleuses du sexe, de la nature, de la liberté », malgré la désapprobation du clan, entendons la famille et toute la population du petit village, le curé en tête. Il aura suffi d'un seul été pour transformer la vie du jeune garçon qui rompt brusquement avec l'enfance pour plonger définitivement dans le monde des adultes.

Le titre

Il évoque, symboliquement, le véritable été des Indiens, c'est-à-dire cette période de l'année qui, au Québec, marque le dernier sursaut de l'été en allé avant la venue définitive du triste automne et du long hiver. Le roman toutefois ne se déroule pas en octobre, mais en plein été, le dernier été de la libre enfance du héros narrateur dont la vie ne sera jamais plus la même après sa relation avec l'Indien. « C'est une autre journée de mon dernier été qui s'achève et qui me meurtrit doucement, à l'insu des deux Indiens. Parce qu'elle est sur son déclin et que le temps à passer avec eux m'est compté » (p. 62). À la fin de cet été-là, Michel doit obéir au clan, quitter son compagnon et la forêt où il a connu un intense, un vrai bonheur pour entrer au Petit Séminaire, lieu du « néant déguisé en science, en prière, en sagesse » (p. 78) où il est condamné désormais à « mourir à petit feu », à « désapprendre » (p. 43) et à se transformer en « automate à prières et à simagrées » (p. 95), car c'est un lieu où l'on cultive l'amnésie (p. 44). « L'été des Indiens, le vrai, ce fut l'autre nuit, la nuit précédant cet été, leur été à eux. Oui, ce fut cette nuit-là, sur la butte du Bria, et cette impossible saison continue de brûler mais dans le souvenir, dans le souvenir seulement » (p. 24).

Le décor (l'espace)

L'intrigue de ce roman initiatique se déroule dans un petit village québécois qui pourrait bien être Oka, le village natal de l'auteur, divisé lui aussi, comme dans le roman, en deux clans : la population blanche, francophone et catholique qui habite le bas de la côte du village, et la population autochtone, anglophone et protestante que l'on a parquée dans une réserve, en haut de la côte, en pleine forêt. D'où cette opposition très nette entre deux civilisations, entre deux modes de vie, entre nature et culture. Le lecteur est invité à suivre le narrateur du côté de la source du vieux Dourthes (p. 10), de la rivière aux serpents (p. 82), du rang de l'Annonciation (p. 110), du verger des Saint-Pierre (p. 122), de la butte du Bria, où le jeune Michel connaît l'éveil à la sexualité, apprend à connaître son corps et à braver l'interdit et se purifie au contact des Indiens, issus de la vieille civilisation primitive, la seule vraie.

Le temps (la durée)

L'intrigue débute le soir du 22 juin 1959, veille de la procession de la Fête-Dieu (p. 11), pour se terminer avec l'arrivée de septembre, l'entrée du narrateur au Petit Séminaire et la mort à Shefferville du premier ministre Maurice Duplessis, qui marque dans l'histoire du Québec la fin de la Grande Noirceur. Le narrateur évoque à plusieurs endroits les débuts de la

Révolution tranquille. Lalonde triche toutefois avec la chronologie puisque les élections de juin 1960 qui portent au pouvoir « l'équipe du tonnerre » du premier ministre libéral Jean Lesage avec le slogan « [Il] faut que ça change », évoqué à quelques reprises dans le roman, ont eu lieu avant la mort de Duplessis, ainsi que l'indique le « triomphe électoral » des rouges contre un bleu, à l'automne, la veille du départ de Michel pour le Petit Séminaire. Le narrateur évoque même le slogan de la campagne de 1962 sur la nationalisation de l'électricité, « Maîtres chez nous » (p. 108). Il ne faut toutefois pas chercher noise à l'auteur d'avoir ainsi modifié, bousculé la chronologie. Le romancier ne jouit-il pas d'une certaine liberté pour faire triompher son propre imaginaire ? Ainsi que l'écrit Réginald Martel, « il n'y a pas de quoi chicaner sur cette liberté prise avec la chronologie. D'autant plus que le romancier, c'est évident, a voulu écrire un roman lyrique, le roman d'un amour interdit tout autant par le racisme que par le conformisme sexuel de l'époque [2] ».

Les thèmes

Ils sont nombreux. Attardons-nous aux plus importants.

La sexualité. Michel, au contact de trois Indiens, la Trinité, surtout de Kanak, fait la découverte de sa sexualité et de son propre corps. La cérémonie initiatique a lieu au début de l'été, à l'occasion d'une « fête païenne, fête de muscles et d'épidermes, fête maudite en plein crépuscule » (p. 16), qui, aux yeux du narrateur, vaut bien des Fête-Dieu. Elle marque le passage d'un état à un autre : « Si j'ai vécu jusqu'ici, c'est pour cette soudaine absence de doute, pour enfin cesser de tout imaginer. Père, mère, fonts baptismaux, bancs d'école : tout aura été irréel » (p. 18). Le héros meurt alors définitivement à son ancienne vie et s'ouvre à un monde nouveau, véritable renaissance propre à assurer sa survie : « Oui, je suis né, cette nuit avec eux, en eux, parmi leur innocence » (p. 20), ce qui contraste étrangement avec l'autre monde qu'il a connu : « Pourquoi alors m'avoir fait croire au fétide des rosaires, à la paresse des grand-messes, au mièvre, au mou ? » (p. 20). Rien désormais ne sera plus pareil. D'ailleurs, le lendemain, lors de la « bien triste procession » de la Fête-Dieu, « cette cérémonie sans couleurs » (p. 21), il n'a « plus de goût [...] pour les simagrées de la parade » (p. 22). Cette nuit « chaude, résonnante, irréversible » (p. 23), où il est venu « au monde, dépucelé, neuf » (p. 20), a été une nuit de « communion, l'unique communion, la vraie communion » (p. 22). C'est ce qu'il appelle d'ailleurs la « vraie vie » qu'il oppose au « jour-le-jour » du clan (p. 24).

La liberté. Michel suit les traces de son grand-père, qui a jadis épousé une Indienne, et rêve à son tour de liberté : « Une liberté me poursuit, grand-père, qui me vient de toi, par l'intermédiaire flou des autres du clan » (p. 48). Il veut inventer sa propre liberté, car la famille et la société dans lesquelles il vit sont aliénantes, brimantes. L'Indien Kanak incarne justement la liberté totale, tandis que lui refuse d'entrer au Petit Séminaire, symbole de prison, d'esclavage : « [...] l'Indien est quelque part dans la forêt ou sur la rivière à vivre, à courir, à nager, à suivre le vent » (p. 93). Il est le symbole de la vie tandis que lui, Michel, se croit le symbole de la mort.

La religion. Elle aliène aussi. L'auteur, par l'entremise du jeune narrateur Michel, règle ses comptes avec la religion catholique et son culte aliénant. Il ne rate aucune occasion de la dénigrer et use de nombreuses comparaisons et métaphores à cet effet. C'est ainsi, par exemple, que l'Indien, après la mémorable nuit initiatique, est devenu « le véritable Saint-Sacrement et comme il transfigure ! » (p. 19). Plus loin, son compagnon est « mille fois plus éblouissant qu'une grand-messe chantée en grégorien des grandes fêtes » (p. 40). Michel refuse cette religion qui a rejeté les Indiens : « Les retraites fermées, les génuflexions, les *mea culpa* : pour d'autres ! » (p. 46). Il en veut aux curés qui veulent le récupérer : « Et voilà que mon avenir est visible maintenant. Je le vois se déplier, naître. D'abord je discerne mille rangées de curés en longues robes de deuil et qui brandissent des crucifix également noirs, orgueilleux, foudroyants ! » (p. 49). Il condamne aussi l'hypocrisie de cette religion qui maintient son « troupeau agenouillé » (p. 53), qui détruit les réputations et qui cultive la haine à l'égard des Indiens. Il sculpte même « une tête de curé — déchiquetée, défigurée par ses propres violences » (p. 79) tant il les hait : « Oui, oui : je lui massacre toutes ses chances de me faire du mal à ce futur maître de discipline » (*ibid.*).

La révolte. Elle est associée à la recherche de la liberté et à la haine que Michel voue aux curés et à la religion. Le jeune garçon ne jouit toutefois pas des moyens nécessaires pour donner libre cours à la révolte souhaitée. La fuite qu'il envisage avec l'Indien, il ne peut la réaliser en raison de son âge.

La nature. Elle est omniprésente dans *Le dernier été des Indiens*. Le narrateur, à la veille de son départ, prend le temps de s'imprégner avidement de « chaque parcelle du paysage [...] pour qu'elle s'imprime et ne [lui] fasse pas défaut » (p. 83), quand il sera prisonnier entre quatre murs du Petit Séminaire. Il communie avec la nature, un peu à la manière de Mathieu Bouchard, le héros de *Un dieu chasseur* de Jean-Yves Soucy. C'est par et avec elle qu'il se sent heureux et libre.

Les commérages. Cette nature, il l'oppose au village et au clan qu'il veut fuir d'abord en raison du racisme des Blancs à l'égard des Indiens, ensuite, en raison des commérages. Homosexuel, le narrateur est victime des sarcasmes des villageois qui n'acceptent pas les amours interdites ou particulières, surtout entre un jeune garçon et un Indien par surcroît. Voilà qui rappelle la disgrâce dans laquelle est tombée Louise Genest, l'héroïne du roman du même nom de Bertrand Vac, après son aventure illicite avec le Métis Thomas Cleary. Elle est devenue « la Genest ». Michel note, au gré de ses réflexions : « Je vis dans un petit village. Les dissimulations sont des crimes [...]. Le moindre geste est épié, connu, reconnu et en même temps diapré, irisé de

mystère » (p. 38). Il est rapidement devenu objet de mépris dans cette société où la sexualité est encore un sujet tabou. Et l'homosexualité donc ! Il est victime, un jour, d'une raclée de la part de ses anciens camarades de classe pour sa relation avec l'Indien (p. 140-141).

L'opposition entre deux civilisations. Le narrateur, devenu adulte, oppose la civilisation blanche, triste et sournoise, gênée de vivre, aliénée et soumise en somme (p. 47), à la civilisation indienne, la seule vraie. La première a usurpé le territoire, l'a enlevé aux Indiens (p. 53) et a créé une société de ratés, un monde de mensonges (p. 90). Quant à la seconde, elle est menacée dangereusement. Aussi le narrateur rêve-t-il d'une union entre les deux races et déplore qu'aucune civilisation ne soit née de la rencontre, de l'accouplement des deux races et souhaite qu'elles apprennent à coexister (p. 64-65). Toutefois, il ne caresse aucun espoir à court terme, même en dépit du changement de gouvernement : « Comme si de rien n'était, la voix libérale continue d'ânonner, de débiter des promesses. Pour que le malentendu se poursuive en changeant de couleur » (p. 66). La civilisation blanche est née avec la peur et continue d'ignorer l'histoire de l'autre (p. 69). Le narrateur opte carrément pour la seconde : « Grand-père, naît-on blanc à cause de l'impuissance des dieux à s'imaginer rouges ? Et pour la survie de cet orgueil déchu, doit-on porter sa peur, comme un crucifix de procession, toute sa vie? » (p. 69). Le narrateur oppose aussi la nature de l'autochtone à la culture souvent tarée des Blancs (p. 50).

Le passage de l'enfance à l'âge adulte. *Le dernier été des Indiens* est un roman de l'apprentissage. Le narrateur est avide de connaissances qu'il a enrichies au contact du grand-père d'abord, qui a épousé une Iroquoise, et de l'Indien Kanak (p. 70-71) ensuite. C'est ce dernier qui lui « a enseigné comment sentir la poignée [de l'aviron] dans le creux de [s]a paume, comment bien balancer, souplement, la rame, sans poids, puis comment la faire passer de l'autre côté, sans hésiter, au-dessus de la chaloupe, puis comment la plonger juste assez creux dans le courant et ainsi de suite pour que ça aille tout seul. Comment, aussi, faire tout cela sans bouger tout le corps. Garder le torse droit fait entrer en [s]oi la puissance du matin » (p. 102-103).

Les sens. Ils sont omniprésents dans le roman et méritent une attention particulière. C'est par eux que Michel goûte les plaisirs interdits et apprend à vivre au contact de la nature et des Indiens.

Les personnages

Michel. Michel est le narrateur. Devenu adulte ainsi que l'indique le premier paragraphe du roman (p. 9), il fait un long retour en arrière sur son existence, alors qu'il avait 13 ans et demi pour revivre son dernier été libre, celui qui a marqué la fin de son enfance, le début d'un temps nouveau qu'il appelle un « temps voulu » (p. 9). Il évoque l'admiration qu'il vouait, gamin, à son grand-père, décédé il y a exactement 40 jours, soit le ou vers le 14 mai 1959. Il rappelle encore, dans les moindres détails, mais non sans une certaine pudeur, sa relation homosexuelle avec Kanak l'Indien dont il a été amoureux fou et qu'il n'a pas oublié, même après quelques années : « Je ne sais pas pourquoi mais, encore aujourd'hui et les yeux fermés, je continue de le voir [...]. Et, à chaque fois, mes yeux s'ouvrent avant le temps voulu. Avant que je tombe et me noie dans la rivière rouge de sa vie » (p. 9). « Au contact de l'Indien, l'enfant formera son esprit et son corps au rite païen d'un univers différent, où la nature, les gestes, la parole, prennent d'autres sonorités, d'autres valeurs [3] », écrit à ce propos Jean-Paul Challet. Cette aventure lui permet de rejoindre son grand-père, avec lequel il se sent en véritable harmonie, car lui aussi a bravé les interdits et brisé les règles. Mais il a un défaut, ainsi que l'avoue Réginald Martel : « bien sentencieux » il « n'épargne pas au lecteur ses profondes considérations sur la vie, la mort et leurs difficultés [4] ».

Kanak. C'est un Iroquois, « source de plaisir libérateur [5] », qui fait subir une véritable initiation à Michel. C'est lui qui lui apprend à connaître son corps et à découvrir sa sexualité. Bête de sexe, tel un animal, tout à ses instincts, il devient de plus en plus humain à mesure que le roman progresse et il se transforme du jour au lendemain en être sensible et attentif aux autres, en particulier à Michel et à l'enfant que lui donne Ouna, une jeune Indienne. Il incarne le mythe du « bon sauvage », de la passion, de la liberté, de l'existence harmonieuse avec la nature. Toutefois, ainsi que le déplore Réginald Martel, ce personnage manque de consistance, car il « n'est décrit [...] que par quelques caractères physiques et culturels — et un langage amoureux banal — qui se rapprochent bien plus de stéréotypes trop largement répandus sur les peuples amérindiens que de la réalité probable d'un être singulier [6] ».

Le grand-père. Il est invisible et n'est jamais nommé, mais il hante depuis sa mort récente le souvenir de son petit-fils, qui se mire en lui, car il a épousé une Indienne et que, ce faisant, il a le premier bravé les interdits. On ignore toutefois comment il a vécu après son mariage avec l'Indienne et pourquoi il est rentré dans le rang, puisqu'il a vécu avec les Blancs. Ainsi Kanak serait un espèce de substitut du grand-père qui n'a pas rempli sa mission jusqu'au bout, du moins jusqu'à son petit-fils. Ce grand-père n'a pas la consistance de Vieux-Thomas d'*Il n'y a pas de pays sans grand-père* de Roch Carrier, car il ne semble pas avoir pris parti pour les autochtones ni s'être opposé à leur humiliation et à leur dépossession.

La nature. Si elle est un thème majeur, elle est aussi un personnage important, car elle conditionne la vie des êtres qui vivent en harmonie avec elle et qui apprennent, comme Michel, à l'apprivoiser. C'est l'Indien qui lui a appris à communier avec elle et à l'aimer comme son propre corps.

Sens du roman

Avec *Le dernier été des Indiens*, Robert Lalonde a sans doute voulu rappeler le triste sort réservé, depuis les débuts de la colonie, aux premiers habitants de ce pays, qu'on a chassés de leurs terres et que l'on a isolés, cachés dans des

réserves, sans leur donner les moyens pour se prendre en main. Kanak semble oisif et quelque peu paresseux, ce qui lui laisse beaucoup de temps pour s'occuper de l'apprentissage de Michel. Il est marginalisé et présenté comme une bête de sexe et de plaisir. L'œuvre de Lalonde, aux yeux de certains critiques, agace justement par ce côté un peu pervers, un peu prédicateur du narrateur qui veut attirer l'attention sur ces êtres démunis que la civilisation blanche, la sienne, a considérablement dérangés dans leur évolution. Le roman aborde, dans une langue souvent poétique, ponctuée de phrases courtes mais néanmoins vives, un sujet délicat, les relations intimes (et interdites) entre un adulte et un enfant, sans mièvrerie ni vulgarité. Le romancier dénonce les tabous sociaux et les préjugés d'une société blanche perçue comme mauvaise, corrompue et corruptrice à l'égard d'un groupe minoritaire dont il prend la défense et qu'il idéalise et démythifie. Une telle attitude a dérangé plus d'un critique, au moment de la parution de son roman en 1982, dont Mario Pelletier et Réginald Martel.

Notes

1. Paris, Seuil, 1993, 157 [1] p. (« Points », n° R-572). [Première édition : Seuil, 1982.]
2. Réginald Martel, « Le 2e roman de Robert Lalonde. La perfection de l'échec ». *La Presse*, 18 septembre 1982, p. C-3.
3. Jean-Paul Challet, « Robert Lalonde : des amitiés particulières au pays de Maria Chapdelaine », *Les Nouvelles littéraires*, septembre 1982, p. 29.
4. Réginald Martel, *op. cit.*
5. Mario Pelletier, « Robert Lalonde. Peaux-rouges et fesses blanches », *Le Devoir*, 18 septembre 1982, p. 19.
6. Réginald Martel, *op. cit.*

1997-1998 saison

THÉÂTRE DENISE-PELLETIER

Un grand théâtre pour de grands textes

Le Cid de Corneille
Mise en scène : Serge Denoncourt
en coproduction avec le Théâtre français du CNA
du 30 septembre au 24 octobre

Molière... 3 farces
la Jalousie du Barbouillé, le Mariage forcé et l'Amour médecin
Mise en scène : Joseph Saint-Gelais
Une production du Théâtre malgré lui
du 11 novembre au 4 décembre

Oedipe Roi de Sophocle
Mise en scène : Wajdi Mouawad
du 27 janvier au 20 février

Le Beau Parleur du vaste monde
de J.M Synge
Adaptation québécoise : Michel Garneau
Mise en scène : Pierre Rousseau
du 10 mars au 3 avril

L'Étranger d'Albert Camus
Compagnie de l'Ours (Belgique)
du 16 septembre au 11 octobre

Contes cornus, légendes fourchues
de Bryan Perro
Les Productions Belzébrut (Grand-Mère)
du 21 octobre au 1er novembre

Contes à rebours
de Suzanne Lebeau
Les Productions Ipso Facto
du 24 novembre au 14 décembre

L'Histoire des Atrides
Textes d'Eschyle, d'Euripide, de Sénèque et de Claudel
ABSOLUTHÉATRE
du 24 mars au 11 avril

Les Zurbains contre-attaquent
contes urbains d'auteurs professionnels et étudiants
Théâtre Urbi et Orbi
du 20 avril au 1er mai

Une porte ouverte sur un théâtre à découvrir

Matinées
du mardi au vendredi : 10h30 ou 13h30
mercredi : 19h30

Abonnez-vos étudiants!
253-8974

SALLE FRED-BARRY
4353, rue Sainte-Catherine Est, Montréal H1V 1Y2